

## Document Citation

Title	<b>Emile de Antonio: un cinéaste américain face à la guerre du Vietnam</b>
Author(s)	François Maurin
Source	<i>Humanité</i>
Date	1969 Jun 09
Type	interview
Language	French
Pagination	
No. of Pages	2
Subjects	De Antonio, Emile (1920-1989)
Film Subjects	In the Year of the Pig, De Antonio, Emile, 1968

# Emile de ANTONIO :

## Un cinéaste américain face à la guerre du Vietnam

— Où avez-vous donc puisé les documents figurant dans votre film ?

### Des documents de partout

E. de A. — Je suis allé en République Démocratique Allemande à l'occasion du festival de Leipzig, j'ai rencontré des représentants du FNL, de la République Démocratique du Vietnam, des Tchèques. La RDA m'a fourni quantité de matériel provenant de sa cinémathèque, y compris du matériel soviétique. Roman Karmen, notamment, est allé au Vietnam peu de temps après Dien Bien Phu, et Giap a reconstitué cette bataille, afin de lui permettre de la filmer comme un documentaire. J'en ai utilisé quelques séquences. Je suis aussi allé à Prague, où se trouve la principale ambassade du FNL. A Paris, l'ambassade de la RDV m'a prêté un film sur Ho Chi Minh qui n'a jamais été montré dans les pays occidentaux.

**A** Paris, cette semaine, est sorti un film américain d'un genre inhabituel : il s'agit du film-dossier consacré, par le réalisateur Emile de Antonio, à l'histoire de la guerre du Vietnam depuis ses origines de 1946 jusqu'à l'époque actuelle. Il a pour titre : *In the year of the pig* (Vietnam, année du cochon) et constitue sans doute l'œuvre documentaire la plus complète qui ait été réalisée au cinéma sur cette question.

Auteur de deux autres films avant celui-ci, l'un sur le phénomène maccarthyste aux Etats-Unis, l'autre sur l'affaire Oswald (où il démontrait l'iniquité du rapport Warren), Emile de Antonio nous a rendu visite à l'Humanité.

Si l'entretien qu'on va lire dépasse

— La première question que je voudrais vous poser concerne les raisons et les possibilités offertes à un Américain comme vous, de réaliser aujourd'hui un film sur le Vietnam, envisageant ce problème en des termes absolument contraires à ceux dont use journellement le gouvernement des Etats-Unis pour les besoins de sa propagande.

Emile de Antonio. — Pour moi, cela n'a rien d'étonnant dans la mesure où beaucoup d'Américains sont contre la guerre, surtout parmi des radicaux comme moi, les étudiants et même des groupes religieux.

— Un tel film représente donc pour vous combien de temps de travail, combien de difficultés à surmonter ?

largement les limites généralement accordées au motif immédiat d'une interview de ce genre, c'est qu'il nous a semblé intéressant de livrer au lecteur différents aspects de la personnalité de ce cinéaste qui se présente lui-même comme « radical » (1). Tant il est vrai qu'un film n'est pas seulement le résultat d'un travail exclusivement circonscrit au sujet dont il traite, mais aussi de l'ensemble des idées portées par son auteur...

### F. M.

(1) Ce terme, naturellement, ne possède pas en Amérique le même sens qu'en France. Il y est applicable, d'une manière extrêmement large, à tout individu ou groupement partisan de solutions « radicales » aux problèmes sociaux et politiques posés, de manière à les résoudre dans un sens antimpérialiste.

E. de A. — Quinze mois. Mais cela n'a pas été aussi difficile qu'en ce qui concerne mon film sur Kennedy où, effectivement, la police est intervenue. Je n'ai donc pas eu à affronter d'interférences notables. Par exemple, les meilleures séquences concernant la guerre du Vietnam ont été filmées par le Pentagone et ne sont rendues disponibles que pour les gens qui partagent le point de vue de celui-ci. Je n'ai pas été bien sûr assez naïf pour imaginer que l'armée accepterait de me les prêter ; mais comme j'aime bien pousser les gens jusqu'au bout, je leur ai quand même écrit pour les leur demander. Je les ai ainsi obligés à me les refuser.

A Londres, j'ai obtenu des matériaux américains dont je n'aurais pas pu bénéficier en Amérique en raison des droits trop élevés réclamés par la NBC à New York ; et puis, bien entendu, aux Etats-Unis, où j'ai acheté les films de l'American Broadcasting Television.

En fait, la majeure partie du matériel télévisé dont je me suis servi a été effectivement tourné par des compagnies de télévision américaines, mais n'a jamais été diffusé par elles. Ce qu'il est encore plus important de remarquer, à mon avis, ce sont les conditions mêmes dans lesquelles les documents qui ont été montrés, ont été utilisés de façon fragmentaire de manière à en détourner la signification de son sens véritable.

— Qui a financé le film ?

E. de A. — La réprobation a transformé beaucoup de libéraux américains — en général, ils sont assez riches — en opposants à la guerre. Ce sont eux qui ont financé le film. Des gens comme Paul Newman, par exemple... Mais ils n'ont rien à voir avec lui, ils ne l'ont pas vu avant qu'il soit fini. Je travaille pour moi-même et ne montre rien à personne avant que tout ne soit terminé.

— Quelle peut être sa carrière aux Etats-Unis ?

E. de A. — Six semaines dans un grand cinéma d'art et d'essai à Boston avec de très bonnes critiques. Nous avons choisi Boston parce que c'est une ville universitaire très importante. Il y a là Noam Chomsky qui nous a beaucoup aidés. J'appartiens à un groupe contre la guerre fondé par lui, et dont la tendance n'est pas pacifiste, mais radicale. J'ai depuis peu signé un contrat avec un très bon distributeur indépendant américain, qui va le diffuser dans les grandes villes, ainsi que dans les universités dont le marché est devenu très important aujourd'hui.

— Ecrivez-vous le sentiment, ayant réalisé « In the year of the pig », d'avoir exprimé à un point de vue utile aux Etats-Unis ?

E. de A. — On m'a déjà posé cette question au moment où j'ai réalisé mon film sur McCarthy. Certaines gens, en Europe, ont trouvé extraordinaire que je puisse traiter un tel sujet d'une manière absolument contraire à l'esprit gouvernemental sans attirer sur moi la répression. Mais c'est une fausse liberté, une partie d'un appareil d'hypocrisie, d'une image qu'il faut conserver devant l'opinion américaine et mondiale. Quand il y a des bagarres avec les étudiants, la police leur tape dessus et leur écrase la tête. Aussi bien adopte-t-elle le même comportement vis-à-vis des démonstrations pacifiques. Par ailleurs, la censure en Amérique est beaucoup plus compliquée qu'ici, dans la mesure où ce n'est pas le gouvernement qui censure quoi que ce soit, mais l'intérêt privé qui exerce mille sortes de pressions. Les grandes compagnies de cinéma ont les mêmes intérêts que les grands trusts industriels et ne font rien pour produire, aider, distribuer des films révélant la vérité sur tel ou tel problème. En général, elles sèment la confusion en accordant la préférence aux bandes traitant de questions sexuelles ou de drogue.

Pour répondre à la question que vous m'avez posée, il existe beaucoup de films « radicaux »

aux Etats-Unis, et le gouvernement ne les aime pas. Il intervient même. Je parle de films où les auteurs expliquent aux gens comment échapper à la conscription sur le plan légal, comment se défendre contre les armes de la police, etc. Les films de Cuba, de Hanoi, du Front National de Libération sont montrés aux Etats-Unis ; mais peut-on dire pour autant que cette liberté soit plus réelle qu'apparente ?

— Vous projetez, dit-on, un nouveau film, de mise en scène cette fois. Pouvez-vous en parler ?

### Du mysticisme...

E. de A. — Ce sera un film où la politique s'exprimera à travers une histoire. C'est celle d'une jeune fille ne pouvant supporter la vie en Amérique, et qui est prise d'une sorte de folie religieuse. Le film indiquera, sans le dire explicitement, pourquoi la solution n'est pas valable. C'est un phénomène qui existe en ce moment. De même qu'il y a aux Etats-Unis de plus en plus de jeunes gens capables actuellement de s'engager politiquement, de même s'accroît le nombre de ceux qui cherchent refuge dans le mysticisme ou la drogue.

— Quel est, à votre avis, le fondement d'un tel processus ?

E. de A. — D'abord, c'est plus facile. La politique représente un pas en avant, alors que le mysticisme ou la drogue signifient un recul. Un très grand nombre de jeunes en Amérique rejettent l'American way of life, mais cela demande moins d'efforts de se réfugier dans le LSD. S'il est de plus en plus difficile d'adopter une attitude politique aujourd'hui aux Etats-Unis — et si ces difficultés sont semble-t-il appelées à s'aggraver — la plupart de ces gens, y compris les « radicaux », viennent des classes moyennes, de la petite bourgeoisie, des travailleurs blancs qui furent syndiqués pendant les années trente et sont devenus conservateurs en gagnant relativement beaucoup d'argent. Ce sont des gens qui soutiennent Wallace et qui sont aussi réactionnaires que les hommes d'affaires... et aussi racistes. Ainsi peut-on expliquer certains faits, tel le libre épanouissement du phénomène hippie, par exemple, alors que l'engagement politique entraîne automatiquement la répression policière. De plus, les bourgeois

considèrent souvent que le mysticisme de leurs enfants ne représente qu'une phase de leur croissance, alors qu'ils sont terrorisés lorsque ceux-ci s'occupent de politique, car ils doivent s'attendre à les voir arrêtés et fichés pour le reste de leur vie.

De leur côté les hippies ont de plus en plus tendance à se retirer dans des communautés de caractère religieux dont la grande force « culturelle » repose sur les Indiens américains dont elles adoptent les rites mystiques. La plupart sont partis pour le Nouveau Mexique afin de retrouver l'église indigène américaine. Ce sont des gens qui m'intéressent sur le plan du phénomène qu'ils représentent, mais c'est évidemment une impasse. D'un point de vue plus sociologique que politique, il est évident que dans les classes bourgeoises les enfants sont ennuyés par leur richesse matérielle. C'est la raison essentielle de cette tentative de retour au primitivisme.

— Pensez-vous que, pour un certain nombre d'entre ces jeunes gens, même pour une minorité, leur période mystique puisse déboucher plus tard sur un engagement politique ?

### ...de la drogue...

E. de A. — La plupart de ceux qui rejettent un jour le mysticisme reviennent vers les formes classiques de « l'establishment ». C'est pourquoi le gouvernement et les universités ne prennent pas position vis-à-vis d'eux. L'opposition aux drogues à l'université est évidemment en relation avec le fait que la plupart des étudiants de gauche fument la marijuana ; mais c'est une très bonne raison pour arrêter quelqu'un et le mettre en prison pendant deux ans. Ou bien encore, la police place de la drogue chez les gens qui sont engagés politiquement, afin de se procurer l'occasion de la « découvrir »...

— N'est-ce pas là la véritable « génération perdue » ?

E. de A. — Oui, mais elle est perdue au milieu de la guerre, et non pas après, comme l'autre.

— L'acuité des problèmes posés par la guerre du Vietnam se double actuellement aux Etats-Unis d'un violent affrontement racial. Vous avez évoqué cette question au début de notre entretien. Pourriez-vous cependant préciser votre pensée sur ce point ?

### ...et du racisme

E. de A. — Il existe beaucoup de positions à ce sujet. L'une d'elles est « tous les droits aux Noirs », l'autodétermination dans les situations locales, quelles qu'elles soient ; là où existe une majorité de Noirs, les bureaux des universités devraient être noirs. Personnellement, je suis contre le séparatisme noir, car c'est une autre forme de racisme qui risque de détruire la révolution noire en Amérique. C'est comme si une sorte de génie prenait la gauche américaine pour la casser en mille morceaux, afin d'empêcher la gauche blanche et le radicalisme noir de s'unir pour former une opposition énorme. Pour moi, le plus grand leader noir était Malcolm X, qui s'est rendu compte de cela juste avant de mourir. Peut-être même est-ce la raison essentielle pour laquelle il a été tué ? La John Birch Society supporte d'ailleurs très facilement les mouvements séparatistes ; c'est ce que veulent aussi les gens du Sud. Il y a une telle profondeur, un tel investissement dans la haine des deux côtés qu'il n'est guère facile de prévoir l'avenir.

C'est pourquoi au début de mon film, j'ai non seulement utilisé une image d'un soldat de la guerre de sécession, mais aussi celle d'un soldat noir. Cela ne signifie pas, évidemment, que la guerre du Vietnam soit une guerre civile, c'est bien sûr une guerre contre l'impérialisme ; mais j'ai ainsi voulu rappeler aux Américains que nous avons un passé où des gens se battaient pour ces idéaux, exactement comme maintenant les Etats-Unis se battent pour supprimer les idéaux des autres, au Vietnam, au Guatemala ou ailleurs en Amérique latine.

(Interview recueillie par François MAURIN.)